



Lequeu, architecte du désir

La chronique de Cécile Guilbert

« **L**’encre et le papier savent seuls tenir l’imagination en éveil », affirmait André Breton sans que l’on sache s’il pensait à l’écriture ou au dessin. Cette phrase pourrait servir d’introduction à l’œuvre fascinante et paradoxale de Jean-Jacques Lequeu (1757-1826), architecte fantasmagorique auquel une exposition enthousiasmante est consacrée au Petit Palais. C’est la première. Il était temps.

Certes, Philippe Duboÿ lui avait consacré un livre séminale en 1987, *Lequeu, une énigme*. Certes, quelques dessins étaient apparus çà et là dans d’autres expositions, notamment celle consacrée par l’École des beaux-arts en 1989 aux « Architectes de la liberté » s’étant illustrés dans les concours lancés par la Convention et le Directoire en vue de bâtir la Cité idéale selon les nouveaux principes issus de la Révolution.

Et pourtant, de Claude-Nicolas Ledoux et Étienne-Louis Boullée, architectes visionnaires

mais couverts de commandes auxquels on a l’habitude de l’apporter, Lequeu se distingue. Par sa biographie : fils de menuisier passé par l’École de dessin de Rouen, ayant commencé sa carrière dans l’agence de Soufflot, il est devenu simple « dessinateur en architecture » employé au cadastre, puis comme cartographe. Par son œuvre ensuite : car s’il n’a jamais gagné un concours ni convaincu un commanditaire potentiel, n’ayant mené aucun projet à son terme et rien construit, ce fonctionnaire d’État sans famille ni postérité a gardé toutes les traces de ses rêves : soient 150 planches dessinées à la plume et l’aquarelle léguées – à défaut d’avoir réussi à les vendre – à la Bibliothèque royale, future BnF.

Éclatantes de singularité, ces fantaisies bizarres frappent par leur virtuosité mais surtout leur beauté énigmatique. Comme si, au fond, Lequeu ne dessinait que pour lui-même, à la seule poursuite enchantée de ses fantasmes – d’où sa réputation tenace d’excentrique névrosé. Il y a d’abord ces portraits étranges

Éclatantes de singularité, ces fantaisies bizarres frappent par leur virtuosité mais surtout leur beauté énigmatique.

ressemblant à des études de physionomies : un homme qui baille, un autre tirant la langue, un troisième faisant la moue, un *Borgne grimacier*... Autoporraits ? On dirait bien. Autres curiosités, ses « figures lascives et obscènes », organes sexuels des deux sexes saisis de manière frontale et postures suggestives dessinées avec une folle précision, la même qu’on trouve à l’œuvre dans tout le reste, c’est-à-dire ses projets de dessinateur-architecte où méduse l’écart excessif existant entre la qualité des moyens techniques mis en œuvre et la finalité des documents en question.

Car auteur d’une production graphique à vocation technique qui appartient au domaine de l’artisanat, Lequeu y met tout son art de dessinateur – à commencer par celui des ombres – ainsi qu’une minutie et une précision dans les détails proprement hallucinatoires. « *L’architecture est à la maçonnerie ce que la poésie est aux belles-lettres. C’est l’enthousiasme dramatique du métier* », écrivait Ledoux. Et c’est précisément cette poésie qui chez Lequeu émeut, bouleverse même. Celle qu’ajoutent sur les planches de son *Architecture civile* ses nombreuses mentions manuscrites tour à tour techniques et sensibles, tracées d’une petite et très belle écriture fort lisible qui mérite autant d’être lue que ses dessins vus.

Imagine-t-il un *Cabinet indien des délices* ? Meublé d’un « sofa délicieusement parfumé », c’est un « salon aux murs de verre bâti au fond d’un aquarium où nagent des poissons apprivoisés qui répondent à l’appel de leur nom ». Le Porche d’un ermitage ?

« *Le petit jardin est garni d’arbustes odoriférants et d’arbres fruitiers : on y voit le rosier, le lilas, des seringas, des fleurs et légumes distribués de manière que par leur union ils forment un tout agréable.* » Et de même que *La Guinguette de l’entrée du petit bois admirable* énumère avec plaisir une cinquantaine de vins, la *Section perpendiculaire de la Caverne un peu travaillée du petit Parc* détaille autant d’espèces d’arbres et de fleurs.

Emporté par le vertige de l’énumération sensualomanaïque, l’ivresse des listes et des noms, Lequeu fait penser au marquis de Sade embastillé qui réclamait à sa femme des commissions détaillées très raffinées. Ce détail n’a sans doute pas échappé à Annie Le Brun qui, signant un beau texte dans le catalogue de cette exposition inclassable, conclut avec justesse qu’« *il n’est pas d’autre secret à l’énigme de Lequeu que celui d’avoir conçu l’inconcevable pour presque tous, c’est-à-dire une architecture qui ne devrait rien au pouvoir mais tout au désir.* »